

L'éternel retour

Des colonnes d'eau vive s'enroulent à mes chevilles ; j'avance dans les sables, follement inutile ; mes cheveux s'étoilent de bleu ; je suis une rivière perdue, une source où naissent les cyclamens. Ils forment un cercle autour d'une petite mare où stagne mon sourire. Il flotte comme un nénuphar et je pars dépossédée de moi-même.

Je ne suis rien, pas même le double d'un rêve qui vogue sur les routes d'errance, je suis Myriam, le baladin des âmes, je passe en chantant et je meurs au nom de la flûte qui psalmodie l'éternel amour, l'éternel mensonge des hommes aux mains d'azur.

Je suis Myriam, je suis un rêve. L'eau vive s'enroule à mes chevilles et s'épand en colonnes d'argent sur mon corps qui se vrille dans les sables mouvants, je rêve et je meurs, je mens et je pleure, les mains tendues vers toi...

Mes mains de suppliante creusent une vasque d'où s'échappent un à un les reflets qui te constituent, ta haute taille, tes yeux de belle émeraude, tes mains de harpiste, ton sourire, l'énigme contenue dans ta voix aux couleurs du passé.

Nous voici face à face et dans une étreinte insensée se mêlent nos ombres éperdues, ivres de cette appartenance reconnue. Une branche de mimosa éternue de rire, nous restons interdits, face à face de nouveau, puis tu t'agenouilles au bord de la mare et sans plus me prêter d'attention, tu restes fasciné par mon sourire qui flotte comme un nénuphar.

Je frappe dans mes mains et tout disparaît. Me voici seule, à moi les déserts, à moi la mort solitaire, à moi la rédemption dont je ne voulais pas.

Je suis un reflet qui s'ingénie à vivre ; mes composantes sont contradictoires, sable, eau et grand vent... Que puis-je faire de cette association pour durer, pour marcher sur le sol des villes et des campagnes ? Je ne veux pourtant pas disparaître ; je sais que derrière l'effort se trouve la terre promise, je devine que m'attendent derrière un tertre les exclus, ils m'attendent pour deviser en ma compagnie, seule femme, seule admise parce que j'ai su aimer au-delà de la jeunesse et de l'espoir.

Nous ne savons pas si Dieu nous attend, nous rêvons et admirons les fleurs du jardin de Dieu.

Fantômes de l'amour fou, nous errons et devisons de l'immense sagesse de Dieu qui a su répartir les forces en un mélange harmonieux.

A nous l'amour du périssable, à d'autres l'amour de l'éternel, ainsi tout l'amour du monde s'est conservé intégralement. Tandis que nous philosophons, tu as fait l'effort de t'arracher à mon sourire et tu cours jusqu'au tertre. Tes belles mains effritent la terre en connaisseur, tu reconnais le royaume de Dieu et d'un seul bond prodigieux, tu m'arraches aux exclus. L'un d'eux t'adresse un clin d'œil complice et t'indique l'arbre où nous attendent deux chevaux blancs qu'il a préparés à notre intention, et nous partons dans les pays de ton rêve ; je te suis, docile, et nos ombres se mêlent à celles des chevaux caparaçonnés de bleu...

Un accord de harpe

« Un accord de harpe et tu m'apparais... tes yeux émeraude flamboient et je m'endors dans ta chaude présence, heureuse de pouvoir te contempler une éternité de secondes... J'embrasse tes mains et je te regarde, figée ; je réclame une robe couleur du temps et je marche dans un bruissement de soieries qui me transportent dans les pays de l'au-delà...

Sur les quais d'une gare, près d'une horloge dont les aiguilles sont cassées, tu m'attends, immuable. Tu as déjà choisi un menu dans un restaurant rétro et tu m'attends... Tu commences toujours par un potage, dis-tu... Bien, je note...

Mon amour, où que tu puisses être, je suis à tes côtés. Il est vrai que je mens, il est vrai que je suis enracinée dans une vie où il n'y a pas de place pour toi... Mais il arrive que le temps même ne s'arrête pas. Je cours là où tu m'attends, je cours comme font les enfants à la poursuite d'un papillon et je guette à nouveau l'occasion de sauter sur les rives de ce temps perdu où, sur les quais d'une gare, près d'une horloge aux aiguilles cassées, immuable, tu m'attends... ».

Je relis ces lignes que j'ai écrites à un moment privilégié et comme toujours, je m'étonne d'y déceler autant de rêve fou... Il me semble que je me laisse emporter par un rythme connu de moi seule et que ce rythme, comme une valse envoyée par Satan dans les légendes d'antan, s'empare de mon être et l'oblige à créer un rêve, toujours le même, obsédant, avec d'autres mots, comme par exemple, ceux-ci : « Au détour d'un chemin oublié, je t'ai vu

jouant de la flûte, des colombes perchées sur tes épaules et j'ai souri, croyant à un mirage et puis tu m'as pris la main en me regardant de tes beaux yeux d'émeraude et j'ai oublié ma vie pour te suivre dans les sentiers creux... Et nous marchons main dans la main et nous rêvons tant et tant que nous partons sans effort au pays bleu où s'imprime en or fané la gloire d'aimer.

Des guitares, des chevaux fous, des maisons blanches frappées de soleil et dans ce décor mi-camarguais, mi-oriental, des grillons et de la menthe, des sources, des tamaris, de grands lys d'eau et des flamands roses en guise de poules d'eau ; je suis prise d'un éblouissement et je te supplie de faire cesser toute la splendeur d'un paysage qui ne m'est pas familier, trop étourdissant pour la femme des brumes que je suis ; le seul élément violent que je connaisse est un champ de blé avec des coquelicots et des bleuets avec des chevaux de bois qui tournent dans un lointain absolu d'enfance. Tu me fais peur, cher Amour, tu fais figure de géant et je me sens réellement si petite dans l'immensité de ton domaine où tout est à ton image, grand. Je me prépare à fuir mais tu me prends la main avec une telle douceur que je ne peux que rester à tes côtés et je te suis sans bien m'apercevoir que je marche et nous entrons dans une maison à la fraîcheur rustique et tout naturellement, je me trouve dans tes bras dans le grand lit qui sent bon la lavande...

Comment te dire que je t'aime si ce n'est en m'ouvrant pour toi et je te reçois avec ferveur si bien que je n'existe que pour ce don d'aimer qui cessera avec le temps et je pleure car je te voudrais pour l'éternité... »

Que dire, que penser, si ce n'est que je t'aime, absurdement et résolument, comme en témoigne cet autre écrit griffonné à la hâte, un soir où je ressentais des craintes pour ta santé à la suite d'inexplicables cauchemars.

« J'ai très peu d'éléments pour un très grand amour, des yeux d'émeraude, un sourire, l'empreinte d'un corps figé

dans le roc face aux vents, une étoile, un décor et une forme, la mienne, suppliante, et du rêve, beaucoup de rêve sur fond bleu... C'est bien peu, ce n'est rien, et cependant c'est tout... C'est un épi de blé qui deviendra moisson, c'est un filet d'eau qui deviendra rivière chantante sur les cailloux blancs, c'est un feu de braise qui devient le grand feu de la Saint Jean, c'est un grand rêve bleu qui galope dans un jaillissement de pierres vives, des météores, alors je voudrais t'offrir toutes les étoiles filantes qui éblouissent le ciel mais je n'ai que des larmes de joie à l'évocation de ton être et je te les donne comme autant de perles... »

Tant pis pour l'introspection. ! Parvenue à ce degré du rêve, je n'ai qu'une envie, le poursuivre, faire que ce rêve jamais ne s'arrête, comme l'ouvrage de Pénélope. Mon Ulysse est au loin et je ne suis pas son épouse. Je suis à l'écoute de mon cœur ; je prends un stylo et l'aiguille des brodeuses et j'hésite devant la tâche à accomplir, tapis de haute laine ou pauvres mots abandonnés au blanc pur d'une page. Voici les mots...

« Rose bleu nuit sur une trame d'argent, brocatelle de rêve, rose d'azur, rose de demain, rose de toujours, je te brode éternellement, bleu et argent... ma devise s'inscrit en fils d'Ariane sur l'immense tapis du futur et que fuse le chant du rossignol peint aux couleurs de l'aube ! Du cœur de la rose sacrifiée surgit, minuscule et naïve, une danseuse enveloppée de longs voiles, les pieds nus cerclés d'or et c'est l'âme de la nuit qu'elle cherche à exprimer de tout son corps. Dans une arabesque folle, elle éclabousse de lumière la lourde trame de la nuit et renaît alors la rose de mes rêves, azur et nuit, avec, en filigrane, la pourpre vive de mon cœur. »

Sur la bancelle de la mariée, je suis assise et je rêve à ce curieux destin qui est le mien. Aimer l'être lointain comme à l'époque des troubadours mais aujourd'hui, le troubadour est une femme et j'ai bien peur que l'on traite

de folie ce qui, chez un homme, passe pour poésie charmante. L'amour de la Princesse lointaine frappait d'émoi tous les jeunes lycéens mais s'intéressera-t-on à l'amour que je porte à un être d'exception vivant au loin ?

J'ai retrouvé sous ma plume tous les éléments du rêve ou du phantasme. Les yeux d'émeraude, les yeux d'Athéna, la déesse aux yeux pers, Athéna, la déesse de l'intelligence issue de la tête du roi des Dieux... Ainsi l'être aimé est de haut lignage, il est exceptionnellement intelligent, l'être aimé est aussi musicien... Il y a un accord de harpe au début de la rêverie ; l'être cher joue de la flûte, il est la réincarnation d'Orphée, la lyre ayant disparu de notre monde... Le très cher est entouré de colombes car il est le symbole de la Paix, de l'étrange paix intérieure qui s'empare de moi lorsque je songe à lui ; il est naturellement grand, les femmes ayant coutume de s'intéresser à celui qui peut les dominer, survivance de la Préhistoire selon Albert Cohen ; enfin c'est une véritable flambée de symboles, le feu, celui de la Saint Jean bien sûr, le plus fastueux, le plus beau, celui qui vient du fond des âges... Le midi, les grillons et la menthe chers à Louis Aragon. « Il régnait un parfum de grillons et de menthe ». Mais si le Fou d'Elsa sonne bien, la folle d'amour évoque le monde psychiatrique... J'en ris naturellement. Je me sens si logique avec moi-même, si délicieusement logique avec cet amour fou venu du pays des oliviers que je brode à nouveau des rêves dont le caractère insensé m'échappe pour n'en retenir que l'éclat inouï des images.

Cette fois, j'entreprends une tapisserie à combler au demi-point et cette tâche humble et belle me rapproche des fous à qui l'on confie souvent un ouvrage de broderie pour qu'ils apaisent leurs angoisses et m'unit encore à toi, dans une tentative désespérée d'atteindre ton image par l'extrême humilité, mon ultime recours... J'évoque la sage Pénélope, la première à avoir utilisé ce stratagème. Cependant un grand nombre d'éléments me trouble et je me

demande si Pénélope aimait vraiment Ulysse. Comment ne l'a-t-elle pas reconnu, métamorphosé en mendiant ? Lorsqu'Athéna lui rend sa prestance et ses cheveux bouclés, elle doute encore et il faut qu'Ulysse lui révèle un détail connu d'eux seuls, la provenance du bois de leur lit nuptial, pour qu'enfin Pénélope se rende, comme à regret. N'a-t-elle pas préféré la fidélité à Ulysse lui-même ? La nourrice a reconnu son maître et ancien nourrisson à une cicatrice, ainsi n'a-t-elle pas reconnu Ulysse à son être intrinsèque. Quant au chien, aveugle et impotent, il retrouve son maître après avoir entendu le son de sa voix... Moi qui ai tant chanté tes yeux d'émeraude, ta haute taille, tes mains de harpiste, ta voix, ton sourire, moi qui t'ai donné un signe magique, une étoile, que je peux reconnaître sur ton corps, je suis sûre de ne me servir d'aucun de ces éléments pour te distinguer entre mille ; je te reconnaîtrai, eh oui, j'ai cette prétention, à ton âme, à ce chant si particulier qui ne manquera pas de s'élever en moi à ta vue, quand même tu serais méconnaissable... Cet amour de l'au-delà du temps, j'y crois avec ferveur et conviction, j'y crois avec la force d'une prière...

« Notre-Dame de Bon Secours sise en la basilique de Guingamp, je te prie de me donner la force d'aimer... J'ai emprunté la venelle de l'enfer avec le secret désir de marcher pieds nus sur les pavés bosselés mais j'ai réservé toute ma ferveur pour admirer ton beau visage serein tandis que tu tiens l'enfant roi vêtu de dentelles. Vierge Marie, tu es si belle en tes atours que l'on doute de l'immense douleur qui viendra bientôt te tarauder avec une force qui n'a d'égale que l'amour... ».

J'ai ainsi la conviction de ne pouvoir te retrouver que par l'intermédiaire de la Vierge Marie à qui tu dois, de ton côté, un grand livre. Or tu ne peux l'écrire car il te manque, soit l'amour, soit la douleur-nécessité et il te faut ces deux conditions réunies pour écrire le livre d'Amour à la très Sainte Vierge.

Faut-il que je me rende à Saint Jacques de Compostelle ou à Jérusalem pour ne pas t'avoir suffisamment aimé ?

Tout me semble vain... Je suis allée jusqu'au bout du rêve et mes mains sont ridées d'avoir tant écrit et brodé.

Lorsque son voile est achevé, Pénélope n'a plus la force d'être elle-même, son être intérieur se fond dans l'ouvrage, qui est devenu sa profonde identité ; c'est une ombre qui rejoint Ulysse dans le grand lit. Ainsi je ne suis rien et je dois me retirer sur la pointe des pieds...

Un galop de soleil me rend cependant à moi-même ; j'existe puisque je chante et ce chant, je l'espère, t'atteindra par-delà les collines.

« Où que tu sois, je suis à tes côtés, mon Aimé... Pour toi, j'entreprends un ouvrage de longue haleine, c'est un voile, un voile de mariée et dans mon cœur, il claque au vent d'ouest et tourbillonne avec une telle féerie que je veux transformer cette chose en objet vivant, en double de moi-même. Cependant, je me tiens sur mes gardes et jure d'abandonner cet ouvrage tant aimé si j'y perds mon âme. Je ferme les yeux quelques secondes et je jette ensuite en une flambée de couleurs vives les fleurs de mon enfance ; mon aiguille est aérienne, elle volète de point en point, quelques épis de blé couleur or... Je voudrais aussi broder la charrue qui a retourné la terre pour qu'elle produise des merveilles et l'homme qui aiguillonne les bœufs de labour mais ce n'est pas la coutume d'immortaliser l'homme dans les ouvrages féminins alors je me contente de broder ton étoile, celle que tu as rapportée de Saint Jacques de Compostelle et qui brille avec des reflets hyacinthe. Elle embrase le voile et lui donne une légèreté inouïe. Il devient si merveilleux que je ne puis le confier à un être humain, je dois l'offrir à la Vierge et il faut que je subtilise ton étoile pour l'enfant Jésus. J'ai besoin aussi de l'émeraude de tes yeux pour l'éclat de la tunique qui enveloppe l'enfant ; il me faut également la colombe, elle appartient au messie. Quant à la harpe, je la rends aux an-

ges. Souviens-toi, elle existe dans l'Apocalypse de Saint Jean.

V.14 « Et j'entendis du ciel une voix, comme un bruit de grosses eaux, comme le bruit d'un grand tonnerre ; et la voix que j'entendis était comme celle de joueurs de harpes jouant de leurs harpes. Et ils chantent un cantique nouveau devant le trône et devant les quatre êtres vivants et les vieillards. Et personne ne pouvait apprendre le cantique si ce n'est les cent quarante quatre mille qui avaient été rachetés de la terre... ».

Je suis contrainte de te retirer ta haute taille car je dois la restituer à l'Archange Gabriel dont tu as pris le nom.

Tu pleures parce qu'il ne te reste plus rien ? N'aie pas peur, mon Aimé... A présent, nous sommes enfin libres. Nous n'avons que de pauvres corps meurtris et cette enveloppe même ne nous appartient pas. Je voudrais que nous allions par les chemins, comme Saint François d'Assise, heureux en pauvreté, les yeux pleins de ce grand ciel bleu où volent les oiseaux...

